

## L'annonce

*« Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ?  
Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire,  
cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large.  
Contactez le 06-60-66-99-09. », j'ai sauté sur l'occasion.  
Après tout, qu'ai-je à perdre ?  
Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ?  
Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille :  
« Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina.  
Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. ».  
Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame  
intrépide ».*

La perspective de prendre le large tombait à pic. J'avais besoin d'un bon bol d'air après avoir trimé tout l'été à la plonge d'une brasserie, le nez dans les gamelles et les assiettes sales. J'étais libre, j'avais renfloué mes finances et bouclé mon sac. J'avais envie de découvrir les ports de Bretagne en marchant le long du littoral mais, hier, l'idée de partir en croisière s'était imposée. Je n'étais jamais monté à bord d'un voilier de cette taille : ce serait une première.

La voix impersonnelle au téléphone avait donné des ordres mais n'avait pas répondu aux questions que je me posais. Que la vieille dame n'eût pas de préférence et cherchât indifféremment un homme ou une femme à l'âge non précisé me laissait perplexe. Et si son désir de prendre le large voulait seulement dire s'éloigner par d'autres moyens de locomotion que ce superbe voilier que j'avais devant les yeux ? Pour moi « le large » c'était à perd-pied, loin de la plage, à l'horizon, là où je voyais passer les ferries pour l'Angleterre lorsque j'étais enfant.

Cette dame s'attachait à faire oublier qu'elle était vieille et se présentait comme une aventurière, vu les attributs dont elle se parait et qui, pour moi, étaient ceux de la jeunesse, et même de l'extrême jeunesse. Je n'arrivais pas à croire que l'on pût rester encore intrépide et téméraire à un âge où l'on est censé s'assagir. A partir de quand était-

on vieux ? 60 ? 70 ans ? Je n'en savais rien. Vu mon âge et mon style de vie, je ne rencontrais que des types comme moi, nomades et sans attaches. Je ne fréquentais pas les personnes âgées. Je ne les connaissais pas. Le visage de ma dynamique grand-mère m'était alors apparu et m'avait décidé à me rendre au rendez-vous.

J'étais en avance et seul sur le quai devant le voilier. Serais-je le seul candidat ? Il est vrai que le laps de temps entre la parution de l'annonce et le jour et l'heure du rendez-vous était très court et avait sûrement découragé des candidats trop éloignés.

Je contemplais « La Bérézina ». Drôle de nom pour baptiser un bateau ! Évocateur de danger et de désastre : la campagne de Russie, Napoléon fuyant Moscou incendiée laissant ses troupes en pleine déroute, tel un capitaine félon abandonnant son navire, ou plus actuel, le rappel ironique de situations rocambolesques dans lesquelles je m'étais trouvé après avoir fait de mauvais choix. Ce terrible nom ne collait pas avec l'élégant voilier que j'avais sous les yeux. Son arrière pincé et sa forte étrave bien droite lui donnaient l'allure d'un oiseau. Sa carène était taillée pour la course. Je l'imaginais, rapide, fendant les flots, plutôt que chahuté par eux, en fuite devant les éléments déchaînés.

Tandis que j'extrapolais, plusieurs personnes étaient discrètement arrivées sur les quais : Des hommes et des femmes plus ou moins âgés. Je les regardais à la dérobée sans oser leur adresser la parole. Nous étions tous là pour la même chose et en concurrence. Sur quels critères allions-nous être sélectionnés ? Je n'avais aucune expérience de la mer, mais, après tout, rien n'indiquait qu'il s'agissait d'embarquer sur ce bateau. Il n'était peut-être qu'un simple repère pratique où retrouver les candidats. L'heure du rendez-vous approchait et allait mettre fin à mes interrogations.

A vingt heures précises, un fourgon se gara non loin de notre petit groupe. Encore un candidat ? Le conducteur coupa le moteur, descendit et se dirigea côté passager pour ouvrir la portière.

Au même moment, un bruit attira notre attention : les marins de La Bérézina manœuvraient au pied du mât sous les ordres du maître d'équipage, un homme aux belles moustaches. Sur tribord, lui et un grand costaud pesaient de tout leur poids sur la drisse de grand-voile, de l'autre bord, un autre, tout aussi vigoureux, hissait le pic tandis que le dernier, d'allure plus frêle, tirait sur le mou, engagé sous un taquet.

- Alors, elle vous plaît ma Bérézina ?

Tout le groupe se retourna et resta sans voix en découvrant une dame d'un certain âge aux cheveux courts et gris, l'œil malicieux et le sourire aux lèvres.

- Elle est la réplique d'un palangrier de la côte nord de la Bretagne. Dans les années 1900, mon arrière-grand père naviguait sur l'original qu'il avait appelé « le Coureur des mers » parce qu'il était toujours le premier arrivé au port pour vendre sa pêche. Moi, j'ai baptisé le mien « La Bérézina » pour rendre hommage à la mémoire d'un de mes ancêtres, l'un des rares survivants de la débâcle de 1812. Avec ses compagnons d'infortune, il a construit un pont pour franchir le fleuve et est arrivé sain et sauf sur l'autre rive. Je me suis dit qu'avec un nom pareil mon bateau échapperait aux pires situations. Il s'est toujours tiré d'affaire au cœur des plus fortes tempêtes.

Elle baissa les yeux, regarda ses jambes et ajouta :

- En vérité, lors de la dernière traversée il s'est mal comporté...

Son visage se contracta et elle lança avec emportement :

- Pour être juste, la faute revient entièrement au barreur : il a relâché son attention et l'empannage a bien failli m'envoyer par dessus-bord. Ce sont les haubans qui m'ont retenue. Après ce regrettable accident, j'ai dû rester alitée six mois. Grâce à une rééducation intensive, je suis enfin debout. Mon bateau est un sauvage et je pourrais l'appeler « le Redoutable » mais on ne rebaptise jamais un bateau. Ça porte malheur !

Nous écoutions, fascinés, cette femme nous faire l'éloge de son fougueux navire.

- Bon je parle, je parle et j'oublie d'en venir au fait. Nous appareillons ce soir pour avoir la renverse dans le chenal de l'île de Batz et naviguer avec le courant. La marée n'attend pas et l'embarquement est à minuit.

Nous nous regardâmes interloqués. Nous n'étions pas préparés à un départ imminent. Non seulement il s'agissait bel et bien de prendre le large sans délai à bord de ce voilier racé, qui n'avait rien d'un bateau de croisière, mais, en plus, la vieille dame avait l'intention d'embarquer alors qu'elle se déplaçait avec des béquilles.

- Ainsi que vous pouvez le constater j'ai conservé quelques traces de mon accident et me déplace difficilement. Mais depuis un an je rêve tous les jours de reprendre la mer. J'ai dû promettre à mes enfants d'engager quelqu'un pour m'assister, sinon ils me séquestraient. Ils m'ont traitée de folle.

- Ils n'ont pas tort, s'écria un quinquagénaire.
- Ce n'est pas ce dont j'avais rêvé, murmura une jeune femme en s'éloignant.
- Pourquoi n'avez-vous rien dit au téléphone ? lui reprocha un jeune gars.
- C'est vrai ça ! Si j'avais su je ne me serais pas déplacée ! lança une fille furieuse.
- Il fallait nous prévenir que l'embarquement était immédiat ! tonna un homme très en colère.

Je ne savais plus que penser. J'étais sur le point de m'en aller. Cette vieille dame nous avait tous bluffés : pas une seconde je n'avais imaginé endosser le rôle difficile d'accompagner une « handicapée » et encore moins sur un bateau. Je m'étais un peu écarté du groupe et la voyais rester de marbre durant tout ce réquisitoire, petit sourire narquois aux lèvres. Même si elle était déçue, elle n'en montra rien. Elle se tourna vers son équipage.

- C'est raté pour cette fois les gars, rendez-vous dans quinze jours, d'ici là j'aurai trouvé la perle rare !

Elle saisit ses béquilles et se dirigea vers le fourgon où l'attendait son chauffeur. Il semblait, lui, assez content de voir les candidats se dérober un à un. Je l'entendis lui dire.

- Tu vois, je te l'avais bien dit ! Il fallait annoncer la couleur !
- Mais personne ne serait venu si j'avais dit la vérité ! rétorqua t-elle avec véhémence.
- De toute manière ton entêtement est une pure folie !

Elle haussa les épaules et déclara :

- Ce n'est que partie remise, je vais modifier mon annonce.
- Allons maman, sois raisonnable ! Tu as bien vu que personne ne voulait t'accompagner. Sur un bateau tu seras un poids mort.
- Poids peut-être mais pas mort ! Je ne suis pas malade et j'en ai soupé du lit et de la rééducation. Je trouverai quelqu'un.

Elle s'appuya sur la carrosserie. Son fils se saisit des béquilles, les posa au sol, ouvrit la portière et souleva sa mère pour l'installer sur le siège passager.

Ému par la détermination de cette femme, je courus vers eux.

- Madame, attendez !

Elle se retourna, surprise.

- Excusez-moi. Je ne vous avais pas vu. Vous étiez parmi les candidats ?
- Oui. J'ai trouvé votre annonce très bizarre, j'étais venu en curieux. Je ne m'attendais vraiment pas à ça !
- Et maintenant vous avez changé d'avis ? Vous avez eu pitié ?
- Non ! sûrement pas, au contraire. Seulement je n'ai jamais fait ce travail et encore moins sur un bateau.

Son visage s'éclaira d'un seul coup :

- Ce n'est pas compliqué. Vous serez mes jambes, car ces engins ne me sont nécessaires qu'à terre. Vous m'aidez à me déplacer à bord et vous m'assisterez dans les gestes de la vie quotidienne. Enfin vous serez mon ange gardien et veillerez à ma sécurité en cas de gros temps. Pour le reste je peux compter sur mon équipage.
- Mais... à part un peu de canot quand j'étais petit...
- Vous y arriverez très bien ! me dit-elle avec enthousiasme.

Manifestement elle ne cherchait ni un as de la navigation ni une personne qualifiée en accompagnement, juste un volontaire qui lui permette d'étancher sa soif d'embarquer.

- Et quelle sera la destination de La Bérézina ?
- Nous ferons une première escale à Ouessant, puis route vers l'île de Sein. Si la météo est bonne nous irons d'escale en escale jusqu'à l'île d'Yeu où je compte passer l'hiver. Je n'avais aucune idée de la durée de ce périple en cette saison. Nous étions en septembre et je craignais le mauvais temps, les coups de vent. Est-ce que ce beau voilier au nom prédestiné tiendrait ses promesses ainsi que l'affirmait sa propriétaire ? Nous mènerait-il à bon port ?

- Quelque chose vous tracasse ?
- C'est le nom de votre bateau ... et s'il portait malheur ?
- Alors je ne serais plus là ! Voyez, il m'a estropiée mais je suis toujours le maître à bord.

Le rappel de sa fortune de mer me fit entrevoir que le voilier pouvait être dangereux malgré ses affirmations optimistes. Il me paraissait aussi peu adapté à son état : les équipements étaient sûrement rudimentaires et l'intérieur sombre, seulement éclairé par des prismes de pont. Je ne voyais aucun hublot dans la coque. Je me mis à reculer en m'excusant.

- 2 000 ! lança t-elle à bout d'arguments.

- 2 000 quoi ? répondis-je, surpris.

- Euros, bien sûr ! C'est le prix que je vous offre pour m'accompagner.

Le message de l'annonce était énigmatique mais en aucun cas il n'y était question d'argent. Je n'étais pas idiot et la perspective de percevoir une rétribution pour porter et assister la vieille dame l'emporta sur mes hésitations.

- Alors c'est d'accord, lui dis-je, mais si je n'y arrive pas, je descendrais à la première escale.

- Tout se passera bien. Allez, fils ! dit-elle sans plus attendre, sors mon sac et ne t'inquiète pas. Ce jeune homme sera parfait même s'il n'a aucune expérience. J'aime sa franchise. Je sens que l'on va bien s'entendre tous les deux. Comment vous appelez-vous ?

- Antonio.

- Moi c'est Jasmine.

Elle se retourna vers les quais et s'approcha du bord. L'homme aux moustaches lui tendit les bras, un autre attrapa ses béquilles et la voilà arpentant le pont de son navire avec une surprenante agilité. Elle prit place sur le banc du barreur et soupira d'aise.

- Montez Antonio, venez vous asseoir près de moi. Nous appareillons bientôt. J'ai hâte de reprendre la mer. C'est tellement exaltant de vivre à bord ! Et quel bonheur de fouler la terre ferme après une longue navigation !

Je la regardais, stupéfait. Toute à sa joie de reprendre la mer, avait-elle oublié qu'à terre elle n'éprouverai plus les bonnes sensations d'autrefois qui la faisaient rêver, vu les difficultés avec lesquelles elle se déplaçait ?

A minuit, un marin largua les amarres et sauta prestement à bord, un autre déborda avec une longue gaffe. A côté de moi, Jasmine tenait la barre, un large sourire fendait son visage. La Bérézina s'écarta lentement du quai sous grand-voile seule, appuyée par le moteur.

Après quelques jours d'une navigation tranquille, le vent se mit à forcer et Jasmine, les jambes inertes calées contre un taquet, tenait son cap à la seule force de ses bras. Le bateau filait à belle allure, toutes voiles dessus. Assis au-dessus d'elle sur le pont arrière, le grand costaud choquait régulièrement l'écoute de grand-voile pour redresser le navire

trop ardent et dont la gête s'accrochait dangereusement. Je m'accrochais fermement au bastingage et regardais avec frayeur la mer s'engouffrer par les dalots.

- Il faut prendre un ris, lança le maître d'équipage déjà à la manœuvre au pied du mât. La Bérézina, mis en panne, se redressa à mon grand soulagement. Mes doigts relâchèrent leur prise, mes mollets se détendirent, j'étais à peine debout quand j'entendis la voix alarmée de Jasmine hurler à mes oreilles :

- Baissez-vous !

La bôme venait de changer violemment de bord dans un grand craquement. Le voilier se mit à rouler dangereusement et son mouvement prononcé de balancier eut raison de mon équilibre et me précipita à l'eau. Après avoir bu une copieuse tasse, je n'eus pas le temps d'avoir peur que déjà je nageais comme un fou vers la bouée de sauvetage lancée à quelques mètres de moi.

Une fois hissé à bord, dégoulinant et encore sous le choc, je me mis à jurer et proférer des menaces :

- Maudit navire ! Je le savais qu'avec un nom pareil il porterait malheur !

- C'est entièrement de ma faute, Tonio, s'excusa Jasmine navrée en utilisant le petit nom raccourci dont elle m'avait affublé dès le début. Je m'en veux terriblement. Je me suis laissée distraire : pourquoi, alors que la manœuvre exigeait toute mon attention, ai-je soudain vu surgir devant mes yeux ce charmant postulant « tiré à quatre épingles » que je soupçonne d'être venu au rendez-vous pour tenter sa chance et trouver l'âme sœur ?

Je fulminais intérieurement : j'avais failli me noyer par sa faute et voilà tout ce que ça lui inspirait ! Elle aurait dû céder sa place à la barre avant la prise de ris, mais elle n'avait rien voulu entendre. Si le maître d'équipage n'avait pas le courage de lui dire ce qu'il pensait de son entêtement, j'étais bien décidé à le faire.

- Jasmine, qui sera le prochain ? Vous ne voudriez pas qu'on dise de La Bérézina qu'elle porte bien son nom ?

Je la vis pâlir devant la menace. Ma mise en garde avait agi comme un électrochoc car, à mon grand étonnement, elle s'inclina sans opposer de résistance.

- Ah Tonio ! Vous avez entièrement raison. Ne tentons pas le diable. Le Goff, dit-elle en se tournant vers le grand moustachu, vous prendrez la barre à l'avenir.

Cédait-elle à la superstition ? Ou venait-elle soudain de prendre conscience du danger qu'elle m'avait courir ? Je lui posai la question, elle me répondit :

- J'avais oublié que mon cher voilier pouvait être sournois. Pour peu qu'il vous prenne en défaut, et le voilà qui fait des siennes. A la vérité je commence à trouver qu'il est aussi un peu trop sportif pour moi maintenant. Je vais devoir songer à changer de bateau. Elle se tourna vers moi :

- Mais vous grelottez Tonio ! Descendez vite vous réchauffer dans le carré et servez-vous un bon grog. J'espère que cette malencontreuse manœuvre ne vous fera pas renoncer à poursuivre l'aventure. Je compte sur vous ! Vous n'allez pas m'abandonner ?

Je ne répondis pas et m'engouffrai avec soulagement dans la cabine. Tout en mettant des vêtements secs, je continuais de trembler. J'avais eu de la chance. J'aurais pu y rester. C'était décidé ! A la prochaine escale, une fois sur la terre ferme, je ne remonterai pas à bord. Pas question de donner raison au fameux dicton « Jamais deux sans trois ».